

## PÈLERINAGES ET RÉFORME PROTESTANTE

Marianne Carbonnier-Burkard

Faculté libre de théologie protestante de Paris  
83 bd Arago – 75014 Paris

**Résumé** : Face à la pratique chrétienne massive du pèlerinage – au loin ou vers des sanctuaires locaux –, les réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle, Luther en tête, ont opposé un rejet très net, en développant tout un répertoire d'arguments critiques. Ces critiques théologiques – visant plus largement les pratiques des reliques – ont accompagné et stimulé un changement des représentations de l'homme et du sacré dans de larges secteurs socioculturels du monde moderne, fixant ainsi une durable frontière confessionnelle.

**Abstract** : The Reformers of the 16<sup>th</sup> century, Luther ahead, clearly rejected the Christian practice of pilgrimage, far away or to local sanctuaries, and developed a long list of objections to it. These theological criticisms, which were also directed at the veneration of relics, went along with and stimulated a change of the representations of man and the sacred in large sociocultural sectors of the modern world, and thus established a lasting confessional boundary.

### Les pèlerinages ?

... Cela m'est arrivé à Rome, alors que j'étais aussi un saint insensé, courant à travers toutes les églises et les cryptes et croyant tout ce qui est imaginé et inventé là-bas [...] Mais maintenant [...] nous avons les Évangiles, les psaumes et le reste de l'Écriture sainte dans lesquels nous pouvons cheminer avec utilité et félicité, et nous contemplons et visitons le vrai pays de la louange, la vraie Jérusalem et même le vrai paradis et le royaume des cieux, et nous ne nous promenons pas à travers les tombeaux et les lieux corporels des saints, mais à travers leurs cœurs, leurs pensées et leur esprit...<sup>1</sup>.

En tête de son commentaire du Psaume 117, publié en 1530, Luther évoque en ces termes, par antithèse, une pratique qui fut la sienne vingt ans, comme moine en quête de perfection chrétienne, et celle de centaines de milliers de chrétiens, la pratique du pèlerinage à Rome ; il oppose à ce temps ancien un présent qui représente une révolution : « maintenant nous avons les Évangiles et l'Écriture

---

<sup>1</sup> *Le Psaume 117<sup>e</sup>*, in Luther, 1964 [1530], p. 210.

sainte ». Pour le réformateur, c'est passer du faux au vrai que substituer au contact des hommes avec les corps et avec les morts le contact avec l'esprit, la parole de Dieu dans l'Écriture, « le vrai pays de la louange »<sup>2</sup>. Le pèlerinage n'a plus de sens que métaphorisé.

Ce bouleversement de la piété que représente le rejet du pèlerinage et que Luther rattache à la Réforme « évangélique » peut susciter plusieurs questions. Est-il uniquement lié à la Réformation ou ne tirerait-il pas ses racines critiques de plus loin et d'autres côtés ? Quelles ont été les modalités des critiques des réformateurs et des nouveaux prédicateurs dans l'Empire et dans le monde réformé ? Peut-on mesurer l'impact de ces critiques sur la pratique du pèlerinage chez les protestants à l'époque moderne ?

## 1. LES CRITIQUES DES PÈLERINAGES AVANT LA RÉFORME PROTESTANTE

La critique des pèlerinages n'est pas une invention de la Réforme de Luther.

Les premières critiques en règle sont venues des « lollards » ou « wyclifites », en Angleterre, à la fin du XIV<sup>e</sup> et au début du XV<sup>e</sup> siècle. Depuis deux siècles, la pratique du pèlerinage avait connu une explosion sans précédent, avec une multiplication, dans toute l'Europe, de sanctuaires pourvus d'images miraculeuses ou de reliques de la Vierge et des saints. Et depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le lien se resserrait entre la pratique du pèlerinage et celle des indulgences : d'abord limitées aux lieux saints de Rome lors des jubilés (1300), les concessions d'indulgences papales à des sanctuaires pourvus de reliques proliféraient, afin de stimuler les pèlerinages et d'accroître les ressources pontificales.

Face à leurs juges, certains « hérétiques » lollards associent la critique des pèlerinages à celle des reliques et des images, de la transsubstantiation, de la richesse du clergé et des indulgences. Ainsi le prêtre William Thorp, arrêté en 1407 (et qui finira brûlé comme hérétique obstiné). L'archevêque de Cantorbéry lui rappelle des propos qu'il avait tenus publiquement : « Que ceux qui vont à Cantorbéry ou à Benerlar ou à Carlington ou à Walsingham ou en quelques autres lieux de dévotion sont hebetes et sans entendement,

---

<sup>2</sup> Dédiant son commentaire au chevalier Hans von Sternberg, qui avait fait le pèlerinage de Jérusalem, Luther poursuit : « Dieu a envoyé ses apôtres et disciples à toutes les nations et leur a fait prêcher l'Évangile... Il ne les a pourtant pas invités à aller à Jérusalem ni ne leur a ordonné de devenir juives... Ce petit psaume [117 = 118] renverse et abat les idoles. » (*ibid.*).

gens avolez (étourdis), maudits et misérables »<sup>3</sup>. Thorp répond qu'il distingue le vrai pèlerinage qui consiste à suivre Jésus Christ, observer ses commandements, avoir compassion des pauvres – un pèlerinage spirituel – et les pèlerinages tels qu'ils sont pratiqués, lesquels encourent plusieurs critiques :

– leur motif « plus que ridicule et frivole » : « la santé du corps, l'amitié charnelle, la prospérité, la folle despense, l'intemperance, la prodigalité, et les maquerelages ».

– le culte des reliques et des images – « les os des morts et les images muettes » – opposé à l'« esprit de Dieu », et à la Parole de Dieu.

Je suis certain que Dieu ne fait aucun miracle afin qu'on fasse cas des images, & il n'y a nulle vérité en icelles... ni telle efficace pour dire que les hommes doivent les chercher, ou pour leur donner des offrandes, ou pour leur faire quelque autre honneur ou révérence.

– enfin des critiques sur le plan moral : le délaissement de la famille et le profit des « prêtres avaricieux » ; et souvent, l'inconduite au départ (échapper aux créanciers), pendant le voyage (l'inversion de l'ascèse en « plaisir de la chair »<sup>4</sup>), et au retour (mensonges et blasphèmes)<sup>5</sup>.

Dans le discours de Thorp, on ne trouve aucune critique portant sur les indulgences liées au pèlerinages : les sanctuaires d'Angleterre qu'il vise n'étaient pas encore concernés à cette date. Mais en 1418, parmi les questions que les juges en matière d'hérésie devaient poser à ceux qu'ils soupçonnaient de wyclifisme ou de hussisme, le pape Martin V fait figurer celle-ci : demander au suspect « s'il croit que le pape peut... concéder des indulgences pour la rémission des péchés à tous les chrétiens vraiment contrits qui se sont confessés, surtout ceux qui visitent les saints lieux et qui leur tendent une main secourable »<sup>6</sup>.

L'hostilité aux pèlerinages, à la fois pour des raisons éthiques et comme élément du culte des images et des reliques, opposé au culte en esprit, se retrouve encore au début du XVI<sup>e</sup> siècle chez les lollards qui ont subsisté, en dépit d'une dure répression, dans le Sud de l'Angleterre<sup>7</sup>. La même hostilité critique se retrouve aussi

<sup>3</sup> Récit repris de John Foxe par Crespin en 1564, et dans les éditions suivantes de son martyrologe (Crespin, 1885 [1618], t. I, p. 125-126).

<sup>4</sup> « Ils portent des flageolets ou des fleutes, & quelquefois chantent des chansons vilaines » (*ibid.*, p. 126).

<sup>5</sup> Crespin, *ibid.*

<sup>6</sup> Bulle du 22 février 1418. Questions 26-27.

<sup>7</sup> Cas cités dans Bridgen, 1989, p. 94-95 : ainsi celui de Thomas Geoffrey, de Londres, déclarant au juge, en 1521, que le vrai pèlerinage est « d'aller nu-pieds visiter les faibles et les malades, vraies images de Dieu ».

chez les disciples bohèmes de Wyclif, Jean Hus et les hussites, avec parfois des passages à l'acte iconoclastes<sup>8</sup>.

Mais les critiques à l'égard des pèlerinages ne sont pas restées confinées dans des groupes hérétiques. Au XV<sup>e</sup> siècle aussi, aux Pays-Bas, certaines viennent des milieux de la *devotio moderna*. *L'Imitation de Jésus Christ* (1418) en porte la trace :

Beaucoup courent en divers lieux pour visiter des reliques des saints et s'émerveillent au récit de leurs actions ; ils admirent les vastes temples et baisent les os sacrés enveloppés dans la soie et l'or. Et voici que toi-même tu es présent chez moi sur l'autel, mon Dieu, saint des saints, créateur des hommes et seigneur des anges. Souvent, dans tout cela c'est la curiosité des hommes, la nouveauté de choses inconnues, et peu de fruit en est rapporté pour l'amendement, surtout quand les allées et venues sont si futiles, sans vraie contrition. Mais ici, dans le sacrement de l'autel, tu es présent tout entier, mon Dieu, homme Christ Jésus...<sup>9</sup>

Ici l'opposition est entre les reliques des saints au loin et le Christ (le « saint des saints ») présent dans le saint sacrement tout près, sur l'autel de chaque église, entre ceux qui courent, mus par la « curiosité » et ceux qui sont mus par « la foi, l'espérance et la charité »<sup>10</sup>. Écrit en 1450, après l'année sainte, un court traité de Frederik van Heilo, chanoine de la communauté de Windesheim, développe davantage la critique des pèlerinages<sup>11</sup>. Là, les différents motifs du pèlerinage sont dévalorisés : l'obtention d'indulgences, qui va contre le vrai repentir ; le pèlerinage de « rémission » qui se contente du rachat de la peine ; le pèlerinage pour obtenir guérison de tel ou tel saint, mis en correspondance avec tel ou tel mal, dont se moque van Heilo : c'est « au [Seigneur, non aux saints] que doivent être adressés les vœux de santé et d'une vie meilleure ». Sont donc visés dans la pratique du pèlerinage les indulgences, le marchandage de salut ou de guérison et même, légèrement, le culte des saints.

Ces thèmes critiques de la « dévotion moderne » ont été repris par Érasme, qui en a démultiplié la portée avec le geste humaniste du retour aux sources scripturaires. Son *Éloge de la folie* (1<sup>re</sup> édition 1511), succès de librairie, égratigne en passant la pratique des pèlerinages, opposée à l'éthique quotidienne familiale : parmi tous les hommes qui trafiquent et s'agitent, « en voici un qui va voir Jérusalem, Rome ou Saint-Jacques, où il n'a rien à faire, laissant au logis femme et enfants ». Mais le *Manuel du chevalier chrétien*

<sup>8</sup> Éléments bibliographiques dans Sergiusz Michalski, in : *Iconoclisme*, 2001, p. 287.

<sup>9</sup> *Imitation de Jésus-Christ*, livre IV, ch. 1,9 (traduction personnelle).

<sup>10</sup> Voir aussi Jean Gerson (1363-1429), *Testament du pèlerin* : le fidèle, toute sa vie durant, est un pèlerin progressant à la suite du Christ.

<sup>11</sup> Ouvrage mis en lumière par Dominique Julia (Julia, 2000, p. 6-7).

(1<sup>re</sup> édition 1504) va plus loin dans la critique de la dévotion aux reliques et de l'intercession des saints. Érasme raille ceux qui vénèrent « les os de Paul mis en réserve dans des cassettes » et « négligent la vivante image de Paul parlante encore et comme respirante, qui subsiste en les épîtres ». Les reliques des saints ? elles valent moins que « ce qu'ils ont laissé de meilleur comme reliques, l'exemple d'une vie pure ». Une parcelle de la Croix ? mieux vaut « porter, logé en ton cœur, le mystère de la croix »<sup>12</sup>. Érasme privilégie ainsi une piété intérieure, christocentrique, opposée à une piété extériorisée, matérialisée. C'est une attitude d'humaniste critique à l'égard des traditions, de lecteur de *l'Imitation de Jésus Christ* et de son ami John Colet, ancien d'Oxford, platonicien, connu comme théologien contestataire des images à la manière des lollards, avant de devenir l'adversaire de ceux-ci. La critique d'Érasme est souriante, non point véhémente comme celle des lollards. Il n'empêche que ses textes, lus un peu partout en Europe, traduits en plusieurs langues, parfois un peu trafiqués, ont servi de munitions aux prédicateurs « évangéliques », à côté des textes de Luther ou d'autres réformateurs.

## 2. LES CRITIQUES DES RÉFORMATEURS

C'est sous un angle nouveau que Luther s'en est pris dès 1520 aux pèlerinages : en tant que « bonne œuvre » selon la doctrine de l'Église. « La foi seule sauve – écrit-il dans son sermon *Des bonnes œuvres* – et les seules bonnes œuvres sont celles que commande Dieu », à savoir l'amour du prochain. Un « pauvre homme » qui « loue Dieu en lui-même, dans sa maison, d'un cœur joyeux, quand tout va bien, ou bien l'invoque avec une entière confiance au milieu de l'adversité [...], accomplit une œuvre plus grande et plus agréable que tel autre qui jeûne souvent, prie, fonde des églises, fait des pèlerinages et s'efforce d'accomplir ici et là des actions d'éclat »<sup>13</sup>. Exaltant une piété « laïque », une piété de la vie quotidienne, sans marchandage du salut (sans logique sacrificielle), Luther dévalue la perfection monastique et les bonnes œuvres traditionnelles, prescrites ou recommandées par l'Église, parmi lesquelles les pèlerinages.

<sup>12</sup> *Le manuel du soldat chrétien*, in : Érasme, 1992 [1504], p. 565 (4<sup>e</sup> canon), p. 573, 575-578 (5<sup>e</sup> canon).

<sup>13</sup> *Des bonnes œuvres*, 6<sup>o</sup> et 20<sup>o</sup>, in : Luther, 1999 [1520], p. 443-444, 459 ; cf. XVI : « Christ ne te demandera pas, au jour du jugement, combien tu auras fait d'oraisons, de jeûnes, de pèlerinages..., mais combien tu auras fait de bien à autrui, aux plus petits » (p. 489).

L'« appel » lancé peu après par Luther *À la noblesse allemande* explicite cette critique de fond et ajoute d'autres arguments contre la pratique du pèlerinage.

– D'une part « il faudrait faire cesser les pèlerinages à Rome » :

Ce n'est guère une bonne œuvre et c'est souvent une œuvre mauvaise, car Dieu ne l'a pas ordonnée. Mais il a ordonné qu'un homme prenne soin de sa femme et de ses enfants... et qu'en outre il aide et serve son prochain. Or il arrive qu'un homme fasse le pèlerinage de Rome, dépense 50, 100 florins, parfois plus, parfois moins... ; et il laisse chez lui sa femme, ses enfants, ou tout au moins son prochain aux prises avec la misère.

Tout cet argent et ces efforts, il serait « mille fois préférable » de « les consacrer aux siens ou aux pauvres de son entourage ». Le pèlerinage au loin vaut moins que le soin des proches et du prochain, mise en acte du commandement d'amour. À cet argument théologique et éthique, Luther ajoute des arguments subsidiaires : les pèlerinages à Rome sont associés à la « diabolique » invention papale des indulgences jubilaires ; ils sont occasions d'infidélité conjugale et de mendicité ; enfin, comme les vœux monastiques, les vœux de pèlerinages sont une invention imposant un joug absurde aux consciences<sup>14</sup>.

– D'autre part, « il faut raser et démolir les chapelles [...] qui servent de but aux nouveaux pèlerinages », les innombrables sanctuaires mariaux et autres (Luther cite entre autres Wilsnack, célèbre pour ses hosties sanglantes, déjà contesté par Jean Hus en 1403<sup>15</sup>), et interdire au peuple d'y courir. Les miracles, les canonisations de saints, les indulgences, dont sont gratifiés ces sanctuaires pour le plus grand profit du clergé, ne sont que pièges du diable entraînant les foules à la « superstition », loin de la « vraie foi ». Luther assimile les sanctuaires de pèlerinage de son

<sup>14</sup> *Appel...*, 12°, in : Luther, 1999 [1520], p. 631-632. Dans ce passage, Luther distingue entre les motifs de pèlerinage :

– pour accomplir une bonne œuvre : « fouler aux pieds ce vœu comme une illusion créée par le diable » et « consacrer l'argent et les efforts nécessaires pour le pèlerinage à obéir aux commandements de Dieu, c'est les consacrer aux siens ou aux pauvres de son entourage ».

– par curiosité pour visiter des pays et des villes : « qu'on le laisse suivre son désir ».

– pour accomplir un vœu prononcé au cours d'une maladie : « que l'on interdise et réprouve de semblables vœux ; ... que désormais il se contente d'observer le vœu qu'il a prononcé au baptême, celui d'obéir aux commandements de Dieu. ; cependant, qu'on lui permette pour cette fois, afin d'apaiser sa conscience, de remplir son absurde vœu... »

<sup>15</sup> Le pèlerinage de Wilsnack avait commencé en 1384. Les autres lieux de pèlerinages que cite Luther étaient tous récents : Sternberg (hosties miraculeuses, depuis 1492), Trèves (tunique du Christ, depuis 1512), Grimmental (image miraculeuse de la Vierge, depuis 1498) et « maintenant Ratisbonne » (la Belle Marie à l'église St Cassien, en 1520, après l'expulsion des juifs de Ratisbonne) (*Appel...*, 20°, in : Luther, 1999, [1520] p. 644).

temps aux lieux de culte idolâtres détournant le peuple juif du temple de Jérusalem<sup>16</sup>. En conclusion :

Que chacun reste dans sa paroisse, où il trouve plus que dans toutes les églises de pèlerinage : baptême, sacrement, prédication et notre prochain, toutes choses de plus grande importance que tous les saints du ciel<sup>17</sup>.

Ces deux textes de 1520, écrits en allemand, eurent un énorme écho dans tout l'Empire et au-delà, comme l'attestent leurs nombreuses rééditions en plusieurs langues. Or ils fournissaient un répertoire assez complet d'arguments contre les pèlerinages, disqualifiés comme fausse bonne œuvre contraire à l'amour du prochain, comme superstition contraire à la Parole de Dieu (et même idolâtrie : culte des saints), et comme manipulation du peuple, des laïcs, par le clergé, avide d'argent et de pouvoir. Ces textes allaient plus loin : n'appelaient-ils pas à la grève des pèlerinages, voire à leur interdiction, et même à la destruction des nouveaux sanctuaires miraculeux de proximité ? À tout le moins ont-ils lancé sur la place publique la question des images, avec sa charge de critique sociale et anticléricale ; ils ont mis en question les pratiques de dévotion liées aux images et reliques.

Dans les mois suivants, quelques actes iconoclastes et plusieurs pamphlets s'en sont inspiré, en particulier à Wittenberg. Le pamphlet de Carlstadt, collègue de Luther, appelant à la suppression conjointe des images et de la mendicité, en janvier 1522, radicalise la critique de Luther sur son versant éthique – les dépenses pour les images doivent être reconverties en faveur des pauvres ; et il développe une des lignes de la critique théologique de Luther, en actualisant le combat des prophètes bibliques contre l'idolâtrie<sup>18</sup>. Cet ancrage scripturaire autour du commandement « Tu ne te feras pas d'images taillées » sera le leitmotiv et la marque des discours iconoclastes de la Réforme protestante. Cependant, les iconoclastes de Wittenberg, à l'hiver 1521-1522, ne s'en sont pas pris aux reliques de la chapelle du château de Wittenberg, assorties d'indulgences (il est vrai qu'elles étaient à l'abri du château), et dès mars 1522 Luther arrêta net l'explosion, dont il réprouvait la violence et le désordre<sup>19</sup>.

<sup>16</sup> Cf *Prélude sur la captivité babylonienne de l'Église*, août 1520 : pèlerinages associés au culte des saints, lui-même rapproché de l'« idolâtrie » des prêtres de Jéroboam (*I Rois* 12,28-32) (in : Luther, 1999 [1520], p. 785).

<sup>17</sup> *Appel...*, 20°, in : Luther, 1999 [1520], p. 644-646.

<sup>18</sup> Andreas Bodenstein von Carlstadt, *De l'enlèvement des images...*, Wittenberg, janvier 1522 (*Iconoclasme*, 2001, p. 294).

<sup>19</sup> *Sermons* d'Invocavit, mars 1522. Puis : *Contre les prophètes célestes. Des images et des sacrements*, Wittenberg, début 1525 (cf. *Iconoclasme*, 2001, p. 297).

C'est à partir de 1523-1524 que resurgissent en Suisse et en différentes régions d'Allemagne, des discours iconoclastes, avec des passages à l'acte, visant entre autres des sanctuaires de pèlerinage. Ils s'expriment chez Zwingli et dans son entourage, à Zurich<sup>20</sup>, chez Thomas Müntzer en Thuringe<sup>21</sup>, et surtout durant l'année 1525, alors que flambe la guerre des paysans. De 1525 à 1536, les pratiques iconoclastes s'inscrivent dans l'ordre nouveau : ce sont les autorités, les conseils de ville passées à la Réforme, qui en Suisse et en Haute-Allemagne, prennent la décision d'enlever les images dans les églises et chapelles, en même temps que de supprimer la messe. Depuis 1523, les discours iconoclastes sont rodés, fortement inspirés du petit traité de Carlstadt. On retrouve chez le zurichois Ludwig Hätzer, comme aussi chez Zwingli, la qualification d'« idoles » apposée aux images avec l'argumentaire de l'interdit biblique, et la charge de critique sociale, l'opposition entre les images mortes richement parées et les pauvres nus, vivantes images du Christ. La critique des images est elle-même associée à celle de la messe et du culte des saints, souvent à une plus longue liste de pratiques stigmatisées comme des « inventions », contraires à la parole de Dieu, entre autres les pèlerinages<sup>22</sup>.

Proches de Zwingli, Guillaume Farel et Pierre Viret, propagateurs de la Réforme en Suisse romande, entre 1530 et 1536, reprennent ce discours hostile aux images et aux pratiques autour des images, parmi lesquelles les pèlerinages. Sur ce sujet, leurs critiques sont puisées aussi bien chez Luther<sup>23</sup> et les Zurichois que chez Érasme<sup>24</sup>. Le

<sup>20</sup> Sur les discours et les pratiques iconoclastes à Zurich, voir Peter Jetzler, in : *Iconoclasme*, 2001, p. 75-83, et p. 293-299.

<sup>21</sup> En mars 1524, la chapelle de pèlerinage de Mallerbach (près d'Allstedt) est incendiée et détruite. Cf. Thomas Müntzer, *Sermon aux princes*, 13 juillet 1524 : « Brisez leurs autels ! Démolissez leurs statues et brûlez-les ! » (*Deutéronome* 7,5-6) (Müntzer, 1982 [1524], p. 97).

<sup>22</sup> Voir Hans Füessli, *Réponse d'un paysan suisse*. Précédée d'une épître de Zwingli, Zurich, 20 avril 1524. Ce pamphlet signé d'un « paysan suisse », préfacé par Zwingli, critique « le culte des saints, de leurs images et reliques, l'intercession des saints, les pèlerinages, les miracles, les indulgences, les cérémonies et la messe pour les vivants et les morts » : « si quelqu'un parcourait toute l'Allemagne..., il trouverait partout des gens en train de ronger les images, comme s'il voulait leur dévorer les pieds » (cité dans : *Iconoclasme*, 2001, p. 293).

<sup>23</sup> Sur les pèlerinages, Luther n'a pas changé de position : voir les *Articles de Smalkalde*, 1537 : sous l'article 2 : la messe : « ...La messe a engendré beaucoup d'idolâtries de toutes sortes : purgatoire, pèlerinages, confréries, culte des reliques, indulgences, invocation des saints ». – Les pèlerinages « ne nous sont pas commandés et même sont inutiles ». « Pourquoi en effet délaisse-t-on sa paroisse, la Parole de Dieu, femme et enfants etc., qui sont des devoirs nécessaires, et court-on après ces feux follets inutiles, incertains, nuisibles et diaboliques ?... Que l'on fasse proclamer que ce sont choses inutiles et même dangereuses, et qu'ensuite on regarde ce qu'il adviendra des pèlerinages ». On note parmi les critiques le thème, propre à Luther, de l'abandon de la prédication paroissiale (*La foi des Églises luthériennes*, 1991 [1537], p. 260).

<sup>24</sup> En particulier son Colloque intitulé *Peregrinatio religionis ergo* (1524), in : Érasme, 1991 [1524], p. 705-745.

pèlerinage est non seulement une fausse bonne œuvre, un abandon de famille et du prochain<sup>25</sup>, mais surtout une idolâtrie :

... n'avons plus besoin d'aller n'en Hierusalem, n'en la montaigne pour adorer et prier (Jn 4), encore moins à Romme ou à Saint Jaques et à telz aultres lieux plains de superstition et idolatrie, car en quelque lieu que nous soyons nous sommes tousjours au temple de Dieu, puisque nous mesmes sommes sa maison et qu'il demeure en nous (*II Corinthiens* 6) et le cerchons en esprit...<sup>26</sup>.

Pire : cette idolâtrie est une invention des hommes (i.e. du clergé) :

le pauvre peuple [est] grandement abusé (i.e. poussé à l'idolâtrie), cuydant que Dieu soit plus honoré en ung lieu et devant une imaigne que autre part, adressant son oraison à autre que à Dieu, contre le commandement de Jésus Christ (*Matthieu* 6), courant aux vogues, benedictions, pelerinaiges et voïages, cerchans le royaume de Dieu et son salut çà et là, faisant maux infiniz à l'appetit d'une imaigne et idole<sup>27</sup>.

Avant même le Concile de Trente<sup>28</sup>, avant même les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola<sup>29</sup>, des théologiens catholiques réagirent à ces critiques des pratiques liées au culte des saints. En 1543, la Faculté de théologie de Paris fit publier des « Articles de la foi », dont trois concernent la dévotion aux saints et les pèlerinages :

– 12 : Les saints peuvent accomplir des miracles, dans cette vie mortelle, comme au paradis.

– 13 : Il est saint de prier les saints qui sont au ciel, pour qu'ils soient nos avocats et intercesseurs auprès de Dieu.

– 14 : Et donc, non seulement on doit imiter, vénérer et prier les saints..., mais ceux qui visitent les lieux qui leur sont dédiés en pèlerinage, par dévotion, agissent de façon religieuse.

De Genève, Calvin riposta aussitôt<sup>30</sup> :

... Ce serait [en effet] une grande ingratitude de faire moins d'honneur aux saints que les païens n'ont fait à leurs idoles. Entre lesquelles les

<sup>25</sup> Farel, 2002 [1529, 1534], p. 331 (Ch. XXI : Des bonnes œuvres).

<sup>26</sup> Pierre Viret, Probation de la 7<sup>e</sup> conclusion à la Dispute de Lausanne, 1536 (*Dispute de Lausanne*, 1928 [1536], p. 293).

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 295.

<sup>28</sup> Séance du 3 décembre 1563 :

-« il est bon et utile » d'invoquer les saints et de vénérer les reliques.

- « utile de « visiter les *memoria des* saints pour obtenir leur aide »

- « Images du Christ, de la Vierge et des autres saints : leur rendre l'honneur et la vénération qui leur sont dus... non pas mettre sa confiance dans des images comme le faisaient autrefois les païens... dans les idoles, mais parce que l'honneur qui leur est rendu renvoie aux modèles originaux que ces images représentent » (cf Nicée II).

<sup>29</sup> *Exercices spirituels* (1548) : « Louer les reliques des saints en vénérant celles-là et en priant ceux-ci. Louer aussi les stations, les pèlerinages, les indulgences, les jubilés, les cierges... et tous les autres petits adjuvants de ce genre pour notre piété et dévotion » (6<sup>e</sup> des « Règle à observer pour sentir vraiment avec l'Église orthodoxe », n° 358).

<sup>30</sup> *Les Articles de la sacrée Faculté de théologie de Paris...*, 1544, sur l'article XIV (Calvin, 1941 [1544], p. 52-55).

unes avaient des temples plus dévotieux que les autres : comme Apollon à Delphes et Proserpine à Anne en Sicile. Et y courait de bien loin, voir d'outre-mer : comme maintenant on va à saint-Jacques et à Notre-Dame de Lorette. [Et] il est à présumer que les saints fréquentent mieux les lieux où sont leurs sépulcres et auxquels on les honore... ; car ils y doivent prendre plus de plaisir. Et pourtant, qui veut trouver faveur d'eux, il les doit là chercher<sup>31</sup>.

Après la feinte ironique, pointant dans l'attachement aux reliques l'idolâtrie et la nécrophilie, la critique est formulée en deux propositions :

1. La pratique du pèlerinage est un retour à la « superstition » des juifs :

Jésus Christ a ôté toute différence de lieux, en disant : « L'heure est venue, que les vrais adorateurs n'adoreront plus Dieu en cette montagne, ni en Jérusalem, mais adoreront Dieu partout en esprit et en vérité » (*Jean 4*) Cf. Saint Paul (*I Timothée 2*). Donc ceux qui imaginent qu'il y ait plus grande sainteté en un lieu qu'en l'autre, à ce qu'on répute œuvre méritoire de visiter les lieux par dévotion, remettent au-dessus une nouvelle juiverie.

La superstition consiste à la fois dans la localisation du sacré et dans l'idée de bonne œuvre pour gagner le salut.

2. La pratique du pèlerinage est « pire qu'un judaïsme » : d'une part les lieux réputés saints sont « inventions » humaines, tandis que Jérusalem était le lieu que Dieu avait commandé : « à la façon des païens, [ils] se forgent à leur poste (convenance) des hauts lieux et des temples qui ne sont que cavernes d'abomination » ; d'autre part, « il n'y avait que Dieu seul qui fût adoré en Jérusalem. Mais ceux-ci consacrent des temples en l'honneur des créatures » : ou le culte des saints comme polythéisme.

Ces arguments, Calvin les a repris à l'occasion dans d'autres traités et sermons<sup>32</sup>. Ils sous-tendent la position réformée en matière de pèlerinages, telle qu'on peut la lire dans la *Confession*

<sup>31</sup> *Ibid*, p. 52 et 54.

<sup>32</sup> Calvin s'était d'ailleurs déjà exprimé sur les pèlerinages avant 1544, ainsi dans son Épître, de Strasbourg, 12 septembre 1540 : « ...Quant est du second point, il ne faut doubter que toutes cérémonies qui emportent idolâtrie manifeste, sont contraires à la confession d'un chrestien. Pourtant, se prosterner devant les images, adorer les reliques des saintz, aller en pellerinages, porter chandelles devant les ydoles, achepter des messes ou des indulgences, ce sont toutes choses meschantes et desplaisantes à Dieu [...] Car il n'y a là rien que prophane et impur. La parole de Dieu y est dépravée, oraisons y sont faictes non seulement folles et ineptes mais pleines de blasphemes et n'y a rien qui se puisse defendre par l'autorité de l'Église ancienne. » (Imprimé à la suite du *Petit Traicté monstrant que c'est que doit faire un homme fidèle*..., 1551, in : Calvin, 1863, VI, p. 585). Tout le *Traité des reliques*, 1543, montrant l'inanité des reliques, est une charge indirecte contre les pèlerinages. À propos du saint suaire, présent dans une douzaine de sanctuaires : « Le monde n'a-t-il pas été bien enragé de trotter cent ou six vingt lieues loin, avec gros frais et grand peine pour voir un drapeau duquel il ne pouvait être nullement assuré, mais plutôt était contraint de doutes ? » (Calvin, 1995 [1543], p. 210).

*de foi des Églises réformées* de France, de 1559<sup>33</sup>, ou dans la bouche de tel ou tel martyr dans *l'Histoire des martyrs* de Crespin<sup>34</sup>, ou encore dans les ouvrages de controverse du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>35</sup>.

On note que la dimension éthique de la critique des pèlerinages, présente chez les lollards, Érasme, Luther, et encore chez Farel et Viret, est passée très à l'arrière plan, et que la critique luthérienne du pèlerinage comme bonne œuvre méritoire et dans son rapport aux indulgences n'est plus très apparente. La version calvinienne de la critique des pèlerinages, dans les années 1540-1560, est orientée et même absorbée par la polémique contre le culte des saints et des images, qualifié d'« idolâtrie ». Ne serait-ce pas que le contexte, les comportements ont changé ?

### 3. L'IMPACT DES CRITIQUES SUR LES COMPORTEMENTS

Si Calvin ne se souciait plus de critiquer les longs pèlerinages à Rome ou à Compostelle ou autres lieux saints internationaux, c'est que dès les années 1540 ils n'existaient plus pour les protestants. Les critiques de Luther et de ses relais avaient fait leur effet, en répondant sans doute à une sourde hostilité dans de larges secteurs de la société. Les historiens ont noté la baisse de fréquentation de ces pèlerinages, à partir des années 1525, avec la disparition d'une clientèle allemande, suisse, anglaise<sup>36</sup>. En revanche, les pèlerinages de proximité pouvaient opposer plus de résistance aux critiques des réformateurs. Avec leurs images bienveillantes et familières des saints ou de la Vierge, ils avaient pour eux l'avantage de positions locales enracinées dans la mémoire collective, parfois constitutives de la communauté. Les discours de Viret ou Calvin, comme ceux de Carlstadt ou de Zwingli, en ont peut-être été d'autant plus violents et déclencheurs de violences. L'assimilation des images aux « idoles » renvoyait à l'interdit biblique, l'interdit du Décalogue, associé aux modèles du prophète Élie, des rois Ézéchias et Josias, brisant les idoles. À la suite de prêches ou sur décision du pouvoir politique, des groupes militants sont passés à l'action, s'attaquant entre autres aux chapelles de pèlerinage, en ciblant les statues et images réputées miraculeuses.

<sup>33</sup> Art. 24 : « Finalement nous tenons le purgatoire pour une illusion procédée de cette même boutique, de laquelle sont aussi procédés les vœux monastiques, pèlerinages, défenses du mariage et de l'usage des viandes, l'observation cérémonieuse des jours, la confession auriculaire, les indulgences, et toutes autres telles choses par lesquelles on pense mériter grâce et salut » (*Confessions*, 1986 [1559], p. 123).

<sup>34</sup> Ainsi Guillaume Neel, augustin de Rouen arrêté et exécuté en 1553 (Crespin, 1885 [1618], II, p. 22)

<sup>35</sup> Ainsi Pierre Du Moulin, 1618, Sect. 61 s. : Des mérites (p. 221).

<sup>36</sup> Voir Warneke, 1996, p. 274.

Ainsi à Berne, fin janvier 1528 : aussitôt la décision prise d'adopter la Réforme, le Conseil fait procéder à l'enlèvement des images dans les églises de la ville et du canton. Fin février 1528, la petite ville de Büren sur l'Aar est sommée de fermer l'église, dont une statue de la Vierge à réputation miraculeuse faisait un « sanctuaire à répit » où l'on venait de loin, depuis au moins un demi-siècle. En dépit des protestations des habitants, la statue de la Vierge est brûlée. Cependant, pour détruire les autels, il fallut des menaces de Berne en mai 1528, et pour démolir l'église deux ans de plus furent nécessaires (été 1530). Il semble que le pèlerinage ait continué jusqu'en 1534, alors que beaucoup d'autres, en Suisse ou ailleurs, ont disparu facilement après le retrait des statues ou images<sup>37</sup>.

En France, à partir de 1560, quand progresse dans les villes la Réforme calviniste, des actes iconoclastes publics se multiplient. Ces violences à finalité désacralisatrice visent les images et les reliques les plus à l'honneur dans les églises et les sanctuaires, attirant les dévotions des foules de pèlerins. Elles prennent parfois la forme de rituels de dérision, comme au Puy, où la Vierge noire est barbouillée par les huguenots (surnommée « massiarada »), comme une idole païenne grotesque, et ses images en papier qualifiées de « torche-culs »<sup>38</sup>. En avril 1562, au cours de la première guerre de religion, l'iconoclasme jalonne le parcours des armées huguenotes et entraîne des foules. Chaque prise de ville, prise de possession d'église, passe par la destruction des statues, retables, châsses, reliquaires. *L'Histoire ecclésiastique des Églises réformées*, publiée anonymement en 1580, rassemble quelques récits exprimant le point de vue des iconoclastes de 1562<sup>39</sup> :

– à l'abbaye de Saint-Martin de Tours, étape sur le chemin de Compostelle :

Entre les reliques il se trouva de merveilleux abus... [Ainsi, le reliquaire] lequel ils nommoient les bouts saint Martin. C'estoient deux petis bouts de manches de taffetas violet... enchassés en cristal séparément, que les prestres disoient et maintenoient avoir esté envoyés et aportés de Paradis par un Ange à saint Martin pour lui couvrir les poignets, comme il vouloit lever le *Corpus Domini*, qu'ils appellent, ayans les bras à demi nuds. Ceste bourde, jointe à plusieurs bulles et pardons, estoit de longtemps tellement autorisée envers le peuple, que certains jours de l'an on y accouroit comme au feu, chacun y apportant son offrande, voire jusques à ce point que ces deux lambeaux de taffetas servirent par l'espace de soixante ou quatre-vingts ans de vache à lait à

<sup>37</sup> Sources dans : *Iconoclasme*, 2001, p. 252-253.

<sup>38</sup> Voir Crouzet, 1990, t. I, p. 696.

<sup>39</sup> Bèze, collecteur des récits, marque cependant sa réprobation à l'égard des violences populaires désordonnées (ainsi à Agen, novembre 1561 : *Histoire ecclésiastique*, 1885-1889 [1580], I. V, t. I, p. 804-805).

ceux de la justice, à raison d'un procès intenté pour savoir qui les auroit entre les chanoines des deux chapitres de S. Martin et de S. Gracian, estant encore indécis lorsque le [...] sieur de La Rochefoucaut y arriva, qui en fit la décision, les jettant dedans le feu. Dedans la châsse appelée de S. Martin, il ne se trouva rien sinon un ossement ou deux qui sembloient estre ossemens d'hommes avec des tenailles, un marteau et quelques cloux. [...] On peut assés entendre que ceux qui estoient venus là n'estoient pas venus pour adorer ceste marchandise. Tout cela donc fut jetté au loin...<sup>40</sup>.

– à Rocamadour, autre étape vers Compostelle :

Furent [...] pillés et détruits deux temples les plus renommés entre ceux de la religion romaine, à savoir celui de Saint Antoine de Marcolles et celui de Notre Dame de Roquemadour, par le capitaine la Bessonnie. Y ayant esté quelque temps auparavant découverte par Coras, conseiller au parlement de Toulouse, une grande imposture des prestres, faisans croire qu'ils avoient leans le corps de S. Amador en chair et en os, au lieu duquel n'y fut trouvé qu'un os semblable à celui d'une espaule de mouton, avec quelques petis drapeaux pleins de poudre<sup>41</sup>.

Après ces épisodes de violence contre les images, reliques et autels des sanctuaires, les pratiques de pèlerinage – et le culte de la Vierge et des saints en général – ont cessé ou ont repris, les cas variant largement selon l'attitude des autorités politiques à l'égard de la Réforme.

Dans les années 1970, plusieurs grands travaux d'historiens sur la « religion populaire » ont montré qu'en dépit de la prédication et de la catéchèse protestantes, des pratiques de pèlerinage ont perduré au XVI<sup>e</sup> siècle, voire au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, dans les populations protestantes rurales en contact avec les catholiques<sup>42</sup>. Il convient de relativiser : ces pratiques étaient clandestines, car censurées par les consistoires, les pasteurs, voire les autorités locales ; elles n'ont donc pu être que marginales, ces cas étant sans commune mesure avec les foules attendues et attestées dans les sanctuaires de pèlerinage dans toute l'Europe de la Contre-Réforme<sup>43</sup>. On note aussi que d'après les exemples cités, les lieux de pèlerinages fréquentés furtivement par des protestants étaient des lieux à réputation thérapeutique : c'est la recherche de guérison, non de

<sup>40</sup> *Histoire ecclésiastique*, 1885-1889 [1580], t. VII, (t. II, p. 583-584).

<sup>41</sup> *Ibid.*, t. X (t. III, p. 89-90).

<sup>42</sup> Voir Thomas, 1971, pour l'Angleterre (note la persistance du culte des reliques) ; Frijhoff, 1972, pour les Provinces-Unies ; Vogler, 1972, pour les pays rhénans (dans la région de Zweibrücken, après 30 ans de Réforme installée, les sanctuaires de Saint Cyriaque et de Saint Mazolf, près de Mannheim, attiraient toujours des pèlerins, en dépit des remontrances des pasteurs) ; Mandrou, 1961, pour la France moderne en général (en 1567, près de Provins, les huguenots mirent à sac l'église de Saint-Loup-de-Naud, mais ne touchèrent pas à l'image miraculeuse du saint qui guérissait du mal caduc) ; Sauzet, 1979, et Mentzer, 1996, pour le Bas-Languedoc et les Cévennes.

<sup>43</sup> Voir Julia, 2000, p. 18 s. ; von Greyerz, 2006, p. 185-190.

pèlerinages-pardons ou de pèlerinages de dévotion, qui motive le voyage et le contact avec l'objet ou la source miraculeuse. Il y a là un phénomène intéressant l'anthropologie religieuse et sans doute aussi la psycho-sociologie des médecines parallèles.

Historiquement, le phénomène massif est celui de l'effondrement de la pratique des pèlerinages dans les pays protestants de l'Europe moderne, alors même que les pèlerinages mariaux reprenaient leur essor au XVII<sup>e</sup> siècle. En témoigne Thomas Platter junior, réformé bâlois envoyé en séjour à l'étranger, faisant le récit de son « voyage dans le célèbre monastère de Notre-Dame de Montserrat, le 6 février 1599 ».

À Notre-Dame de Montserrat, [les pèlerins] obtiennent le pardon pour leurs péchés : il suffit pour cela qu'ils aient rendu visite à un seul des [douze] ermites [dans leurs cellules au sommet de la montagne] ; ensuite ils n'ont plus qu'à se confesser de leurs fautes au monastère.

[...] Le couvent de Montserrat lui-même : [ses] bâtiments et [ses] richesses [en font] l'un des plus considérables de toute la chrétienté.

Dans l'église du monastère [...] se dresse la statue de schiste ardoisé noir de Marie. Devant l'autel et les nombreuses statues d'anges dont il est orné, proches de l'effigie de Marie, on a suspendu de grandes lampes ; elles sont très nombreuses, on les tient allumées en permanence [...] À quelque distance de là, dans l'église, on aperçoit aussi des ex-voto, des peintures variées, des cannes et des tableaux : ils dépeignent les miracles qui furent accomplis par la très-honorée Vierge Marie [...] On peut également lire ces mêmes récits dans les livres des chroniques de l'abbaye ; et ces prises de notes sont spécialement effectives quand les individus miraculés se sont répandus en cadeaux et en offrandes importantes à l'intention des moines. Et tel est généralement le cas ! C'est pourquoi l'abbaye de Montserrat est parvenue à un niveau de richesses tellement élevé.

J'ai vu encore de vieilles roues de charrette en grand nombre, des cannes d'aveugles et de paralytiques, des béquilles, des bâtons de pèlerins et tout ça en quantité, en amoncellement dans cette église. Ce bric-à-brac est resté là, déposé *in situ* par tous ceux qui, grâce à l'intercession de la Vierge Marie de Montserrat, furent libérés et guéris de leurs maux. Les pèlerins en effet placent d'immenses espoirs dans la mère de Dieu ; et malheureusement, dans bien des cas, ils la préfèrent à Dieu lui-même. On peut s'en rendre compte, tant par l'ouïe que par la vue, en prenant connaissance de leurs écrits et de leurs prières.<sup>44</sup>

Thomas Platter ignorait bien sûr le récit d'Ignace de Loyola, venu à Montserrat en 1522<sup>45</sup>. Mais les deux visiteurs du monastère n'auraient pu d'aucune manière se rencontrer. Pèlerin en chemin vers Jérusalem, Ignace a fait halte à Montserrat en pénitent, faisant

<sup>44</sup> Récit de voyage édité dans Le Roy-Ladurie, 2000, p. 456-477.

<sup>45</sup> *Récit* (dicté en 1553-1555, mais resté inédit jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle), ch. II (Ignace de Loyola, 1991 [1555], p. 1027).

confession générale de ses péchés pendant trois jours, puis passant une nuit entière en prière devant l'autel de la Vierge noire. Platter, lui, est là en touriste curieux<sup>46</sup>, amateur de nature<sup>47</sup>, observateur des hommes qu'il côtoie. Pour l'étudiant protestant, il ne s'agit en aucun cas d'un pèlerinage (il s'enfuit avant de se trouver obligé de se confesser), mais d'un voyage. Et ce voyage le rend spectateur de pratiques de dévotion d'un monde qui lui est étranger : rite de pénitence à bon marché, marchandage de guérison, culte de la Vierge, et brochant sur le tout richesses choquantes du clergé, douce vie des ermites.

Ce regard sceptique et critique, au temps apaisé de l'édit de Nantes en France, est loin des fureurs iconoclastes des huguenots des années 1560 ou de celles de la jeunesse bâloise en 1529. Mieux que les éclats et que les discours des théologiens controversistes, il marque une frontière confessionnelle de sensibilité et de conviction au sujet de la pratique du pèlerinage.

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources

- Calvin, 1863 [1540] : Jean Calvin, *Opera quae supersunt omnia*, éd. G. Baum, Ed. Cunitz et Ed. Reuss, t. VI, Brunswick, 1863.
- Calvin, 1941 [1544] : Jean Calvin, *Les Articles de la sacrée Faculté de théologie de Paris, concernant notre foi et religion chrétienne et forme de prêcher. Avec le remède contre la poison* (1544). Rééd. Jacques de Senarclens, Genève, 1941.
- Calvin, 1995 [1543] : Jean Calvin, *Œuvres choisies*, éd. Olivier Millet, Paris, Gallimard, 1995.
- Confessions*, 1986 [1559] : *Confessions et catéchismes de la foi réformée*, éd. Olivier Fatio et Gabriel Widmer, Genève, Labor et Fides, 1986.
- Crespin, 1885 [1618] : Jean Crespin, *Histoire des martyrs*, éd. Daniel Benoît, Toulouse, 1885.
- Dispute de Lausanne*, 1928 [1536] : *Actes de la Dispute de Lausanne*, 1536, éd. Arthur Piaget, Neuchâtel, 1928.
- Du Moulin, 1618 : Pierre Du Moulin, *Le Bouclier de la foy, ou Défense de la confession de Foy des Églises Réformées du Royaume de France..*, Charenton, Abraham Pacard, 1618.

<sup>46</sup> Il y a du « routard » chez Thomas Platter : pour la halte à Montserrat, il note l'intérêt de la formule : séjour gratuit de trois jours et trois nuitées pour tout nouveau visiteur du monastère (*ibid.*, p. 472-473).

<sup>47</sup> Après la montée : « C'est vraiment un émerveillement complet que de ressentir parmi des rochers si hauts, si monstrueux, la fraîcheur de l'air ainsi que la beauté des plantes et des arbustes. » (*op. cit.*, p. 470).

- Érasme, 1991 : Érasme, *Œuvres choisies*, trad. et éd. Jacques Chomarat, Paris, Le Livre de Poche, 1991.
- Érasme, 1992 : Érasme, [*Œuvres*] éd. Claude Blum, André Godin et al., Paris, Robert Laffont, 1992 (Bouquins).
- Farel, 2002 [1529, 1534] : Guillaume Farel, *Sommaire et brève déclaration*, 1529 (1534), in : *Reformierte Bekenntnisschriften*, Bd 1/1, 1523-1534, éd. Heiner Faulenbach et Eberhard Busch, Neukirchen-Vluyn, Neukirchener Verlag, 2002.
- La foi des Églises luthériennes*, 1991 : *La foi des Églises luthériennes. Confessions et catéchismes*, éd. André Birmelé et Marc Lienhard, Paris – Genève, Cerf – Labor et Fides, 1991.
- Histoire ecclésiastique*, 1885-1889 [1580] : *Histoire ecclésiastique des Églises réformées au royaume de France*, éd. G. Baum, Ed. Cunitz, R. Reuss, Paris, Fischbacher, 1885-1889.
- Ignace de Loyola, 1991 [1555] : Ignace de Loyola, *Écrits*, trad. et éd. Maurice Giuliani, Paris, Desclée de Bouwer, 1991.
- Luther, 1964 [1530] : Martin Luther, *Œuvres*, t. VI, Genève, Labor et Fides, 1964.
- Luther, 1999 [1520] : Martin Luther, *Œuvres*, éd. Marc Lienhard et Matthieu Arnold, Paris, NRF-Gallimard, 1999.
- Müntzer, 1982 [1524] : Thomas Müntzer, *Écrits théologiques et politiques*, éd. Joël Lefebvre, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1982.

### Travaux

- Bridgen, 1989 : Susan Bridgen, *London and the Reformation*, Oxford, 1989.
- Crouzet, 1990 : Denis Crouzet, *Les guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion vers 1525-vers 1610*, 2 vol., Seyssel, Champ Vallon, 1990.
- Frijhoff, 1972 : Willem Frijhoff, « La fonction du miracle dans une minorité catholique : Les Provinces-Unies au XVII<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire de la spiritualité* 48, 1972, p. 151-178.
- Von Greyerz, 2006 : Caspar von Greyerz, *Religion et culture, Europe 1500-1800*, Paris, Cerf, 2006.
- Iconoclisme*, 2001 : *Iconoclisme. Vie et mort de l'image médiévale*, sous la dir. de Cécile Dupeux, Peter Jetzler, Jean Wirth, Catalogue de l'exposition Musée d'histoire de Berne, Musée de l'Œuvre Notre-Dame, Musées de Strasbourg, 2001, Paris, Somogy, 2001.
- Julia, 2000 : Dominique Julia, « Pour une géographie européenne du pèlerinage, à l'époque moderne et contemporaine », in : *Pèlerins et pèlerinages dans l'Europe moderne*, Rome, École française de Rome, 2000, p. 3-126.
- Le Roy-Ladurie, 2000 : Emmanuel Le Roy-Ladurie, éd., *Le voyage de Thomas Platter, 1595-1599*, Paris, Fayard, 2000.
- Mandrou, 1961 : Robert Mandrou, *Introduction à la France moderne, 1500-1640*, Paris, Albin Michel, 1961, rééd. 1974.
- Mentzer, 1996 : Raymond Mentzer, « The Persistence of "Superstition and Idolatry" among Rural French Calvinists », *Church History* 65, No. 2, 1996, p. 220-233.
- Sauzet, 1979 : Robert Sauzet, *Contre-réforme et Réforme catholique en Bas-Languedoc. Le diocèse de Nîmes au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris – Louvain, 1979.
- Thomas, 1971 : Keit Thomas, *Religion and the Decline of Magic*, Londres, 1971.

Vogler, 1972 : Bernard Vogler, *Vie religieuse en pays rhénan dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle (1556-1619)*, 2 vol., Thèse Université Lille III, 1972.

Warneke, 1996 : Sara Warneke, « Pilgrimages », in : *The Oxford Encyclopedia of the Reformation*, éd. Hans J. Hillerbrand, New York – Oxford, Oxford University Press, 1996.